



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

17 | 2009

Le poison et ses usages au Moyen Âge

---

### *Prudens lector*

La pratique des livres et de la lecture selon Hugues de Saint-Victor

Dominique Poirel



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/11522>

DOI : 10.4000/crm.11522

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 209-226

ISSN : 2115-6360

#### Référence électronique

Dominique Poirel, « *Prudens lector* », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 17 | 2009, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11522> ; DOI : 10.4000/crm.11522

---



## **Prudens lector : la pratique des livres et de la lecture selon Hugues de Saint-Victor**

**Abstract :** The Didascalicon or art of reading was composed by Hugh of Saint-Victor before the summer 1121, when the library of his abbey was beginning to be constituted. To what extent does this program of studies at Saint-Victor clarify the history of this library? If it cannot reveal the library's composition, arrangement and the way it was used, Hugh's treatise does inform the historian about the meaning of "reading" (lectio) at Saint-Victor, that was a process of learning that is first collective, then personal, and led, by means of arborescent divisions, to a structuring of the world and of all that can be known. The goal of all reading was to pave the way for the assimilation of Holy Scripture, but also to restore the divine image and likeness in man by replacing ignorance, the effect of original sin, by wisdom. Indeed, the requirement to know oneself, if it is well understood, results in paying attention to everything knowable. By thus reconciling interior progress and encyclopaedic curiosity, the Master of Saint-Victor established the intellectual and spiritual bases of a humanist library that would be open to all knowledge..

**Résumé :** Le Didascalicon ou art de lire a été composé avant l'été 1121 par Hugues de Saint-Victor, à un moment où la bibliothèque de son abbaye commençait à se constituer. Dans quelle mesure la lecture de ce programme des études victorines éclaire-t-elle l'histoire de cette bibliothèque ? À défaut de nous renseigner sur sa composition, son rangement et son fonctionnement, le traité hugonien instruit l'historien sur le sens de la « lecture » (lectio) à Saint-Victor, processus collectif d'abord, puis personnel, d'apprentissage, qui aboutit à structurer le monde et le connaissable au moyen de divisions arborescentes. La fin de toute lecture est de préparer à l'assimilation des Écritures saintes, mais aussi de restaurer l'image et la ressemblance divines en l'homme en remplaçant l'ignorance, effet du péché originel, par la sagesse, car l'exigence bien comprise de se connaître soi conduit à s'intéresser aussi à tout ce qui est connaissable. En conciliant ainsi progrès intérieur et curiosité encyclopédique, le maître de Saint-Victor a posé les bases intellectuelles et spirituelles d'une bibliothèque humaniste, ouverte à tous les savoirs.

Dans cette journée dédiée à l'histoire de la bibliothèque de Saint-Victor, il est naturel de consacrer une communication à maître Hugues, non seulement parce qu'il est l'écrivain le plus fameux et le plus influent de l'abbaye parisienne, mais plus encore parce qu'on peut le tenir pour le fondateur véritable de l'école victorine, en prenant ce mot d'« école » au sens de courant doctrinal<sup>1</sup>. En effet, probablement né

---

<sup>1</sup> Sur l'école de Saint-Victor, voir en dernier lieu D. Poirel – P. Sicard, « Figure vittorine : Riccardo, Acardo e Tommaso », *Figure del pensiero medievale*, éd. I. Biffi – C. Marabelli, t. II, *La fioritura della dialettica X-XII secolo*, Milano, 2008, p. 459-537, bibliographie p. 596-618. Voir aussi le colloque : 1108-2008 L'influence et le rayonnement de l'école de Saint-Victor de Paris au Moyen Âge, Paris, Collège des Bernardins, 24-27 septembre 2008, dont les actes paraîtront dans la collection « Bibliotheca Victorina ».

en Saxe<sup>2</sup>, formé en terre d'Empire, entré à Saint-Victor vers 1115-1118, soit quelques années après le départ de Guillaume de Champeaux pour l'évêché de Châlons, Hugues refonde à Saint-Victor l'enseignement des sciences profanes et sacrées en créant une tradition intellectuelle riche et multiforme, mais homogène et cohérente, qu'illustrent, durant un siècle et au-delà, les noms de Richard le mystique, André le bibliste, Achard le métaphysicien, Godefroid l'humaniste, Gautier le censeur, Absalon le prédicateur, Thomas Gallus le dionysien, Robert de Flamborough et Pierre de Poitiers les casuistes, au XIV<sup>e</sup> s. enfin Jean l'historien<sup>3</sup>. Au contraire des maîtres parisiens de son temps, y compris les plus fameux d'entre eux comme Guillaume de Champeaux lui-même, le fondateur premier de la communauté victorine, et Pierre Abélard son disciple terrible, Hugues ne porte pas un intérêt quasi hégémonique aux arts du langage<sup>4</sup>; plus traditionnel d'un côté, plus ouvert de l'autre, il réactualise à Saint-Victor le programme augustinien, puis alcuinien, d'une éducation encyclopédique et chrétienne, qui encourage l'étude de tous les arts, libéraux et même mécaniques, comme propédeutique à l'étude des Livres saints. Un mot fameux résume son idéal humaniste : « Apprends tout, tu verras ensuite que rien n'est inutile : il n'y a pas de plaisir à une science étriquée. »<sup>5</sup>

---

<sup>2</sup> Sur les origines saxonnes d'Hugues de Saint-Victor, voir F. E. Croydon, « Notes on the life of Hugh of St. Victor », *The Journal of Theological Studies*, t. 40, 1939, p. 232-253 ; J. Taylor, *The Origin and Early Life of Hugh of St. Victor : An Evaluation of the Tradition*, Notre Dame (Indiana), 1957 (Texts and Studies in the History of Medieval Education, 5) ; R. Baron, « Origines de Hugues de Saint-Victor. Hugues saxon ou flamand ? », *Études sur Hugues de Saint-Victor*, Paris, 1963, p. 9-30 ; J. Miethke, « Zur Herkunft Hugos von St. Viktor », *Archiv für Kulturgeschichte*, 54, 1972, p. 241-261 ; J. Ehlers, *Hugo von St. Viktor. Studien zum Geschichtsdenken und zur Geschichtsschreibung des 12. Jahrhunderts*, Wiesbaden, 1973 (Frankfurter historische Abhandlungen, 7), p. 27-50 ; D. Poirel, « Hugo Saxo. Les origines germaniques de la pensée d'Hugues de Saint-Victor », *Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte*, t. 33/1, 2006, Atelier : « L'histoire des idées au temps de la réforme : contribution des échanges entre l'Empire et ses voisins européens (850-1150). Table ronde organisée par l'Institut historique allemand de Paris, le 23 juin 2003 » [actes édités par Thierry Lesieur], p. 163-174.

<sup>3</sup> Sur Hugues de Saint-Victor, voir P. Sicard, *Hugues de Saint-Victor et son école*, Turnhout, 1991 (Témoins de notre histoire) ; D. Poirel, *Hugues de Saint-Victor*, Paris, 1998 (Initiations au Moyen Âge).

<sup>4</sup> À propos de Pierre Abélard et du trivium, voir notamment Jean Jolivet, *Arts du langage et théologie chez Abélard*, Paris, 1982 (Études de philosophie médiévale, 57) ; J. Marenbon, *The Philosophy of Peter Abelard*, Cambridge, 1997 (Great medieval thinkers). À propos d'Hugues de Saint-Victor sur le même sujet, voir D. Poirel, « Magis proprie : la question du langage en théologie chez Hugues de Saint-Victor », *Les Glosulae super Priscianum*, Guillaume de Champeaux, Abélard : arts du langage et théologie aux confins des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, les conditions et enjeux d'une mutation, Paris, 15-17 février 2007, éd. I. Rosier-Catach, (sous presse). Lire aussi sur les générations suivantes : Luisa Valente, *Logique et théologie. Les écoles parisiennes entre 1150 et 1220*, Paris, 2008 (Sic et Non).

<sup>5</sup> *Omnia disce, uidebis postea nichil esse superfluum. Coartata scientia iucunda non est*, éd. de C. Buttner, *Hugonis de Sancto Victore Didascalicon de studio legendi*, Washington,

Cette phrase, vous l'avez reconnue, est tirée du *Didascalicon* ou art de lire, sorte de manuel des études profanes et sacrées, dont Hugues annonce le plan en préface : « Trois préceptes sont plus nécessaires à la lecture : d'abord, on doit savoir ce qu'il faut lire ; en second lieu, dans quel ordre on doit lire, c'est-à-dire par quoi commencer, par quoi poursuivre ; en troisième lieu, de quelle manière on doit lire. C'est de ces trois préceptes qu'il est question, l'un après l'autre, dans ce livre, qui instruit le lecteur des écritures aussi bien profanes que divines. Aussi se divise-t-il en deux parties, dont chacune comporte trois sections. Il enseigne de cette façon, en montrant d'abord ce qu'il faut lire, ensuite dans quel ordre et de quelle manière il faut lire »<sup>6</sup>.

### Impasses et labyrinthe

Que lire, dans quel ordre, de quelle manière, ces trois questions sont de celles que peut se poser l'historien des bibliothèques. Pour connaître la bibliothèque de Saint-Victor à ses débuts, nous rêverions nous aussi de reconstituer la liste des ouvrages qu'elle renfermait, le plan de classement qui présidait à son rangement topographique ou thématique, enfin les conditions concrètes dans lesquelles les livres étaient communiqués, prêtés ou lus<sup>7</sup>. À lire sa préface, le *Didascalicon* apparaît comme un réservoir d'informations essentielles sur ce qu'était ou devait être la bibliothèque de Saint-Victor ; soit que le tableau qu'il brosse reflète déjà une réalité contemporaine, soit qu'à l'inverse le modèle qu'il offre anticipe et influence ce qu'elle allait devenir.

Hélas, il nous faut vite déchanter. Lues dans cette perspective, les données contenues dans le *Didascalicon* s'avèrent vite décevantes. Certes, Hugues fournit des listes d'auteurs ; il propose bien le tableau d'un savoir total et unifié ; enfin il offre à son lecteur des conseils nombreux sur la manière de lire avec profit. Mais dans tout cela il y a peu à glaner pour l'historien des bibliothèques. Tout d'abord, ce qui semblait une annonce de plan, en préface de l'ouvrage, n'en est pas vraiment une. Si le *Didascalicon* se compose bien de six livres, trois sur la science profane et

---

D.C., 1939 (*Studies in Medieval and Renaissance Latin*, 10) ; toutes les références seront faites à cette édition (ab. *Didasc.*).

<sup>6</sup> *Tria autem sunt praecepta magis lectioni necessaria : primum, ut sciat quisque quid legere debeat, secundum, quo ordine legere debeat, id est quid prius, quid postea, tertium, quomodo legere debeat. De his tribus per singula agitur in hoc libro. Instruit autem tam saecularium quam diuinarum scripturarum lectorem. Vnde et in duas partes diuiditur, quarum unaquaeque tres habet distinctiones. In prima parte docet lectorem artium, in secunda parte diuinum lectorem. Docet autem hoc modo, ostendendo primum quid legendum sit, deinde quo ordine et quomodo legendum sit, Didasc., praefatio, p. 2, lignes 12-21.*

<sup>7</sup> Sur la bibliothèque de Saint-Victor, voir G. Ouy, *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor. Catalogue établi sur la base du répertoire de Claude de Grandrue (1514)*, Paris, 1999 (*Bibliotheca Victorina*, 10), t. 1 : Introduction, concordances, Index ; t. 2 : Texte. Voir aussi A. Francklin, *Histoire de la Bibliothèque de Saint-Victor à Paris d'après des documents inédits*, Paris, 1864-1865 ; L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II, Paris, 1874, p. 209-235 ; voir enfin notre article « Une bibliothèque médiévale : la 'librairie fort magnifique' de Saint-Victor », à paraître dans *L'idée des bibliothèques*, numéro spécial de la revue *Littératures classiques*, 2008.

trois sur la science sacrée, on se tromperait gravement en prenant l'ouvrage comme une réponse en six parties à nos trois questions : que lire, dans quel ordre et de quelle manière, d'abord en matière profanes, puis en matière sacrée. En effet, ces trois questions ainsi dédoublées n'occupent qu'une toute petite partie de l'ouvrage ; par exemple, la manière de lire les livres sacrés occupe en tout et pour tout un chapitre minuscule, de quelques lignes plutôt énigmatiques : « La manière de lire consiste à diviser. La division s'opère par la séparation et la recherche. Nous divisons en séparant, quand nous distinguons ce qui est confus ; nous divisons en cherchant, quand nous déverrouillons ce qui est caché<sup>8</sup> ». Pour l'essentiel, le Didascalicon se compose de développements plus généraux et parfois inattendus, par exemple sur la sagesse<sup>9</sup>, l'esprit humain et ses activités<sup>10</sup>, la restauration de la nature humaine<sup>11</sup>, les trois sortes de réalités<sup>12</sup>, le monde lunaire et sublunaire<sup>13</sup>, les œuvres de Dieu, de la nature et de l'artisan<sup>14</sup>, la définition de la nature<sup>15</sup>, l'origine des arts<sup>16</sup> ; ou encore les circonstances qui favorisent l'étude<sup>17</sup>, celles qui au contraire la défavorisent<sup>18</sup>, les quatre activités qui préparent à la contemplation<sup>19</sup>, les trois sortes de lecteurs<sup>20</sup>, les trois sens de l'Écriture<sup>21</sup> et les trois étapes de l'interprétation<sup>22</sup>. Bref, cet « art de lire » qu'est le Didascalicon déroute le lecteur par le foisonnement et l'enchevêtrement des thèmes.

<sup>8</sup> *Modus legendi in diuidendo constat. Diuisio fit et partitione et inuestigatione. Partiendo diuidimus quando ea quae confusa sunt distinguimus. Inuestigando diuidimus quando ea quae occulta sunt reseramus*, Didasc., VI, 12, p. 129, ligne 27 à p. 130, ligne 2.

<sup>9</sup> Didasc., I, 1-2, p. 6, ligne 13 à p. 7, ligne 18.

<sup>10</sup> Didasc., I, 3, p. 7, ligne 20-25 à p. 10, ligne 21.

<sup>11</sup> Didasc., I, 8, p. 15, ligne 10 à p. 6, ligne 4.

<sup>12</sup> Didasc., I, 6, p. 12, ligne 24 à p. 14, ligne 10.

<sup>13</sup> Didasc., I, 7, p. 14, ligne 12 à p. 15, ligne 8.

<sup>14</sup> Didasc., I, 9, p. 16, ligne 6 à p. 17, ligne 18.

<sup>15</sup> Didasc., I, 10, p. 17, ligne 20 à p. 18, ligne 22.

<sup>16</sup> Didasc., I, 5 et 11, p. 12, lignes 2-22 et p. 18 à p. 22, ligne 16.

<sup>17</sup> Didasc., III, 12-19, p. 61, ligne 11 à p. 69, ligne 18, où Hugues commente un distique que Jean de Salisbury cite en Policraticus, VII, 13 et attribue à Bernard de Chartres : *Mens humilis, studium quaerendi, uita quieta, scrutinium tacitum, paupertas, terra aliena : / Haec reserare solent multis obscura legendi*, *ibid.*, p. 61, lignes 11-14.

<sup>18</sup> Didascalicon, V, 5, p. 102, ligne 26 à p. 1041, ligne 15.

<sup>19</sup> *Quattuor sunt in quibus nunc exercetur uita iustorum et, quasi per quosdam gradus ad futuram perfectionem subleuatur, uidelicet lectio siue doctrina, meditatio, oratio, et operatio. Quinta deinde sequitur, contemplatio, in qua, quasi quodam praecedentium fructu, in hac uita etiam quae sit boni operis merces futura praegustatur. Vnde Psalmista, cum de iudiciis Dei loqueretur, commendans ea statim subiunxit : 'In custodiendis illis retributio est multa'. De his quinque gradibus primus gradus, id est lectio, incipientium est, supremus, id est contemplatio, perfectorum. Et de mediis quidem quanto plures quis ascenderit, tanto perfectior erit*, Didasc., V, 9, p. 109, ligne 12-23.

<sup>20</sup> Didascalicon, V, 10, p. 111, ligne 4 à p. 112, ligne 5.

<sup>21</sup> Didascalicon, VI, 3-5, p. 113, ligne 14 à p. 123, ligne 6.

<sup>22</sup> Didascalicon, VI, 8-11, p. 125, ligne 19 à p. 129, ligne 24.

Plus gravement, les éléments de réponse apportés par Hugues ne correspondent pas, et ne peuvent pas correspondre, aux attentes de l'historien moderne des bibliothèques. Prenons la question « Que lire ? » dans les études profanes, à laquelle répond le chapitre II du livre III, consacré aux *auctores artium*. À côté d'un petit nombre d'auteurs sans surprise comme Pline en physique, Boèce en arithmétique, Euclide en géométrie et ainsi de suite jusqu'à Cicéron et Quintilien en rhétorique<sup>23</sup>, on découvre aussi pêle-mêle des auteurs auxquels Hugues ne pouvait sûrement pas avoir accès, tels Hésiode, Parménide et Démosthène<sup>24</sup> ; ou même, des auteurs fictifs, dont on sait pertinemment qu'ils n'ont rien écrit, par exemple Socrate, crédité de vingt-quatre livres sur la justice positive<sup>25</sup> ; ou encore, et en très grand nombre, des auteurs tout à fait mythologiques, comme Nemrod et Atlas en astronomie, Minerve, Dédale et Isis pour le tissage, Vulcain, Tubal et Prométhée pour la forge, Cérès, Isis, Osiris et Bacchus en agriculture, Apollon et Esculape en médecine<sup>26</sup>. Nous sommes donc à mille lieues d'une sorte de catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor à l'époque d'Hugues.

En réalité, ces listes, empruntées à diverses sources antiques à travers Isidore principalement, ne sont pas des listes d'« auteurs », mais plutôt d'*auctores*<sup>27</sup> ; elles n'inventorient pas les écrivains à lire en priorité, mais rassemblent les noms de personnages fameux, supposés avoir joué un rôle, fût-il mythique, dans la naissance,

<sup>23</sup> *Physicam naturalem [...] apud Latinos Plinius descripsit. Arithmeticam [...] apud Latinos primum Apuleius, deinde Boethius transtulit [...]. Haec [rhetorica] ab Aristotele et Gorgia et Hermagora in Graeco scripta est, translata in Latinum a Tullio, Quintiliano et Titiano, Didasc., III, 2, p. 49, lignes 5-8, p. 52, lignes 23-25.*

<sup>24</sup> *Hesiodus Ascreus primus apud Graecos in describendis rebus rusticis studuit [...] ; dialectica primum inuenta est a Parmenide, qui ciuitates et coetus hominum fugiens in rupe consedit non modico tempore, sicque dialecticam excogitauit, unde et rupes Parmenidis appellata est [...]. Demosthenes, fabri filius, apud Graecos rhetoricae repertor creditur, Didasc., III, 2, p. 50, lignes 9-10, p. 52, lignes 11-14, 21-22.*

<sup>25</sup> *Ethicae inuentor Socrates fuit, de qua uiginti quattuor libros secundum posituam iustitiam scripsit, Didasc., III, 2, p. 50, lignes 3-4.*

<sup>26</sup> *Aiunt quidam Nemroth gigantem summum fuisse astrologum, sub cuius nomine etiam astronomia inuenitur. Graeci dicunt hanc artem ab Atlante prius excogitatam, propter quod etiam caelum sustinuisse fertur [...]. Lanificii usum apud Graecos primam Mineruam monstrasse ferunt. Hanc etiam primam telam ordinasse, lanas colorasse, oliuae quoque et fabricae inuentricem fuisse credunt. Ab ipsa Dedalus didicit, et ipse post eam fabricam fecisse creditur. Apud Egyptum autem Isis filia Inachi usum serendi lini repperit, et qualiter inde uestimenta fierent, monstrauit. Similiter lanae usum ibidem ipsa repperit [...]. Vulcanum primum fabrum fuisse credunt, diuina autem historia, Tubal. Primus Prometheus ferro circulo lapidem imprimens usum anuli inuenit [...]. Ceres primum in Graecia apud Eleusim usum frumenti inuenit, Isis in Egypto [...]. Osiris apud Egyptum cultum uinearum repperit, Liber apud Indos [...]. Medicinae auctor apud Graecos Apollo fuit, hanc filius eius Esculapius laude et opere ampliavit, qui postquam fulmine periit, Didasc., III, 2, p. 49, lignes 23 à p. 50, ligne 3, p. 50, lignes 20-26, p. 51, lignes 1-3, 7-13.*

<sup>27</sup> Sur la notion d'auteur, voir les actes du colloque *Auctor et auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, dir. M. Zimmermann, Paris, 2001 (*Mémoires et documents de l'École des chartes*, 59).

la croissance et la transmission du savoir. La pointe du chapitre tient en cette phrase : « L'Égypte est la mère des arts, de là ils vinrent en Grèce, puis en Italie »<sup>28</sup>. Ce qui intéresse Hugues dans cette énumération si déconcertante pour le lecteur moderne, c'est le thème d'une filiation à travers les siècles et les pays, d'une translatio studiorum de l'orient ancien à l'occident médiéval<sup>29</sup>. La sagesse encyclopédique et chrétienne qu'il promeut ne se poursuit pas dans l'isolement ; c'est une œuvre de longue haleine et de large envergure, qui requiert la collaboration de l'humanité tout entière. C'est en cela aussi que le projet pédagogique hugonien est profondément humaniste.

Comme Hugues au chapitre IV du premier livre, nous pouvons donc dire : « Mais, à ce que je vois, en suivant notre plan, nous sommes tombés dans un labyrinthe inextricable, où la difficulté ne naît pas de l'enchevêtrement des mots, mais de l'obscurité du sujet. »<sup>30</sup> Les listes d'auteurs du Didascalicon ne sont pas une bibliographie encyclopédique, encore moins reflètent-elles le contenu de la bibliothèque naissante de Saint-Victor, ou un programme raisonné d'acquisition de livres : le propos d'Hugues est tout autre. Les indices que nous avons suivis étaient trompeurs, ou nous-mêmes n'avons pas su les lire, il nous faut donc revenir sur nos pas. Et puisque le Didascalicon ne répond pas, ou répond mal, aux questions que nous lui posons et que lui-même pourtant semblait formuler, entrons dans cet ouvrage par une autre porte. Oublions pour un temps nos interrogations initiales, peut-être trop immédiates, sur la bibliothèque de Saint-Victor à l'époque d'Hugues, et voyons quelles réponses il offre de lui-même, notamment sur ces deux questions : qu'est-ce que lire ? et pourquoi lire ? À défaut de reconstruire la bibliothèque de Saint-Victor, avec ses rayonnages, son inventaire, son classement topographique et son règlement intérieur, nous obtiendrons peut-être quelque chose d'également précieux, sinon sur les livres, du moins sur la manière de s'en servir.

### Qu'est-ce que lire ?

Et d'abord, qu'est-ce que lire ? À cette question banale en apparence, Hugues apporte plusieurs réponses complémentaires, mais diverses.

<sup>28</sup> *Egyptus mater est artium, inde in Graeciam, deinde in Italiam uenerunt*, Didasc., III, 2, p. 51, ligne 9-10.

<sup>29</sup> Cf. *Ordo autem loci et ordo temporis fere per omnia secundum rerum gestarum seriem concurrere uidentur. Et ita per diuinam prouidentiam uidetur esse dispositum, ut quae in principio temporum gerebantur, in oriente – quasi in principio mundi – gererentur, ac deinde ad finem profluente tempore usque ad occidentem rerum summa descenderet, ut ex hoc ipso agnoscamus appropinquare finem saeculi, quia rerum cursus iam attigit finem mundi. Ideo primus homo in oriente in hortis Eden conditus collocatur ut ab illo principio propago posteritatis in orbem proflueret. Item post diluuium principium regnorum et caput mundi in Assyriis et Chaldaeis et Medis in partibus orientis fuit, deinde ad Graecos uenit ; postremo circa finem saeculi ad Romanos in occidente – quasi in fine mundi habitantes – potestas summa descendit*, *De archa Noe*, IV, ix, éd. P. Sicard, *Hugonis de Sancto Victore*, t. I, Turnhout, 2001 (*Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, 176), p. 111-112, lignes 22-35.

<sup>30</sup> *Sed ut uideo, inextricabilem iam ipso loquendi ordine labyrinthum incidimus, ubi nobis non perplexus sermo, sed res obscura difficultatem pariat*, Didasc., I, 4, p. 10, lignes 24-26.

### Les trois lectures

La première tient en deux phrases, que voici : « La lecture, c'est quand, à partir de ce qui est écrit, nous nous formons par des règles et des préceptes. Il y a trois sortes de lecture : celle de l'enseignant (*docentis*), celle de l'étudiant (*discentis*), celle de celui qui observe par lui-même (*per se inspicientis*) ; nous disons en effet : 'Je lis un livre à untel' (*lego librum illi*), 'je lis un livre sous untel' (*lego librum ab illo*), et 'je lis un livre' (*lego librum*)<sup>31</sup> ».

Lire, pour Hugues, est donc un exercice d'abord et principalement collectif et qui, du moins dans l'extrait cité, se réalise par excellence dans le cadre de l'école médiévale. D'abord vient la lecture de l'enseignant, puis celle de l'étudiant, enfin celle du lecteur individuel ; comme si pour être capable de lire tout seul avec profit, il fallait d'abord être passé par cet exercice de la lecture collective et dirigée, cette *lectio* dont nous avons tiré le mot « leçon », et qui consiste à enseigner une discipline à partir des ouvrages fondamentaux, les *auctoritates*. Celles-ci sont minutieusement expliquées par le maître, au moyen de gloses par exemple, pour être progressivement assimilées par ses étudiants, qui reçoivent en même temps la lettre d'un texte et son interprétation par le maître. Au contraire de nos usages modernes, la lecture selon Hugues établit une relation, bien moins entre un auteur et son lecteur qu'entre deux lecteurs, l'un avancé, l'autre débutant, réunis dans l'acte d'une transmission orale, publique et hiérarchisée du savoir. Lire, en ce sens, est à peu près synonyme d'« apprendre », en gardant à ce mot son double sens d'« enseigner » et d'« étudier », d'apprendre « à quelqu'un » et d'apprendre « de quelqu'un ».

### Lecture et méditation

La lecture est aussi un exercice structuré. Comme dit Hugues, « à partir de ce qui est écrit, nous nous formons par des règles et des préceptes »<sup>32</sup>. C'est là ce qui

<sup>31</sup> *Lectio est, cum ex his quae scripta sunt, regulis et praeceptis informamur. Trimodum est lectionis genus : docentis, discentis, uel per se inspicientis. Dicimus enim lego librum illi, et lego librum ab illo, et lego librum. In lectione maxime consideranda sunt ordo et modus, Didasc., III, 7, p. 57, ligne 25 à p. 58, ligne 3.*

<sup>32</sup> Voir note précédente. Se former « par des règles et des préceptes », c'est pour Hugues ce qui définit l'« art », par opposition à l'usage : *Omnes enim scientiae prius erant in usu quam in arte. Sed considerantes deinde homines usum in artem posse conuerti et quod uagum fuerat et licentiosum prius certis regulis et praeceptis posse restringi, coeperunt, ut dictum est, consuetudinem quae partim casu, partim natura exorta fuerat, ad artem reducere, id quod prauum usus habebat emendantes, quod minus habebat suppletes, quod superfluum habebat resecantes, et de caetero singulis certas regulas et praecepta praescribentes. Huiusmodi fuit origo omnium artium; hoc per singula currentes uerum inuenimus, Didasc., I, 11, p. 21, lignes 12-22 ; *Ars dici potest scientia, quae artis praeceptis regulisque consistit, ut est in scriptura, disciplina, quae dicitur plena, ut est in doctrina, ibid., II, 1, p. 22, ligne 24 à p. 23, ligne 2 ; Sicut aliae septem liberales appellatae sunt, uel quia liberos, id est expeditos et exercitatos animos requirunt, quia subtiliter de rerum causis disputant, uel quia liberi tantum antiquitus, id est nobiles, in eis studere consueuerant, plebei uero et ignobilium filii in mechanicis propter peritiam operandi. In quo magna priscorum apparet diligentia, qui nihil**



distingue la lecture de la méditation, laquelle procède de façon beaucoup plus libre, et aussi plus gratifiante. La méditation est en effet la récompense de celui qui s'est d'abord formé docilement sous un maître et qui, devenu autonome à son tour, peut mobiliser à sa guise les enseignements qu'il a d'abord engrangés par la lectio, pour les croiser au gré de son inspiration et les faire ainsi fructifier :

La méditation est une pensée fréquente accompagnée de délibération, qui recherche avec sagesse la cause et l'origine, le mode et l'utilité de chaque chose. La méditation prend son commencement dans la lecture, cependant elle n'est point astreinte aux règles et aux préceptes de la lecture. En effet, elle se plaît à parcourir un espace ouvert, où elle puisse fixer un regard libre sur la vérité à contempler ; à passer en revue deci-delà les causes des choses, tantôt à pénétrer tout ce qui est profond, tantôt à ne rien laisser d'ambigu ni rien d'obscur. Le commencement de l'enseignement est dans la lecture, son achèvement est dans la méditation. Si on apprend à l'aimer intimement et qu'on veut s'adonner souvent à elle, cette dernière rend la vie fort agréable et offre dans la détresse la plus grande des consolations. Car c'est elle surtout qui écarte l'âme du brouhaha des actions terrestres et d'une certaine manière fait, dès cette vie, goûter à l'avance la douceur de l'éternel repos.<sup>33</sup>

La lecture est donc la première étape dans un processus d'apprentissage, collectif d'abord, personnel ensuite ; encadré dans un premier temps, autonome dans un second ; scolaire d'abord, puis délectable : *iocundam valde reddit vitam*. Souvenons-nous de la phrase citée au début : « il n'y a pas de plaisir à une science étriquée » : *coartata scientia iocunda non est*<sup>34</sup>. Il y a pour Hugues du plaisir à étudier, mais à condition de commencer en bon ordre par les rudiments, qui sont comme des éléments que l'étudiant pourra ensuite associer et manipuler librement.

#### La lecture consiste à diviser

Tout ceci peut sembler théorique. Voyons donc ce que le Victorin déclare, de façon plus pratique, sur l'acte même de lire. Plus haut, on a mentionné ces deux lignes laconiques, dans lesquelles Hugues assimile la lecture à un processus de division, par séparation (*partitione*) ou par recherche (*inuestigatione*)<sup>35</sup>. En réalité, ce

---

*intentatum linquere uoluerunt, sed omnia sub certis regulis et praeceptis stringere, ibid., II, 20, p. 39, ligne 18-24.*

<sup>33</sup> *Meditatio est cogitatio frequens cum consilio, quae causam et originem, modum et utilitatem uniuscuiusque rei prudenter inuestigat. Meditatio principium sumit a lectione, nullis tamen stringitur regulis aut praeceptis lectionis. Delectatur enim quodam aperto decurrere spatio, ubi liberam contemplande ueritati aciem affigat, et nunc has, nunc illas rerum causas perstringere, nunc autem profunda quaeque penetrare, nihil anceps, nihil obscurum relinquere. Principium ergo doctrinae est in lectione, consummatio in meditatione ; quam si quis familiaris amare didicerit eique saepius uacare uoluerit, iucundam ualde reddit uitam, et maximam in tribulatione praestat consolationem. Ea enim maxime est, quae animam a terrenorum actuum strepitu segregat, et in hac uita etiam aeternae quietis dulcedinem quodammodo praegustare facit, ibid., III, 10, p. 49, lignes 13-25.*

<sup>34</sup> Voir ci-dessus, note 5.

<sup>35</sup> Voir ci-dessus, note 8.

bref chapitre, dans la partie consacrée à la doctrine sacrée, en résume un autre, sur le même sujet mais un peu plus développé, qui se trouvait dans la partie consacrée au savoir profane. Lisons-ce dernier avant de le commenter, car lui aussi réclame quelques explications :

La manière de lire consiste à diviser. Toute division commence par le défini et s'étend jusqu'à l'indéfini. Tout ce qui est défini est mieux connu, et la science peut le saisir. L'enseignement commence par ce qui est mieux connu et il parvient, grâce à cette connaissance, à la science de ce qui est caché. En outre, nous cherchons avec la raison – à laquelle il revient en propre de diviser – lorsqu'au moyen de la division et de la recherche nous descendons de l'universel au particulier et à la nature de chaque chose. Car tout universel est plus déterminé que ses particuliers. Donc, quand nous apprenons, nous devons commencer par ce qui est le mieux connu, défini, compréhensif, et ainsi, en descendant progressivement et en distinguant les choses une à une par la division, enquêter sur la nature de ce qui s'y trouve contenu.<sup>36</sup>

Il y aurait beaucoup à dire sur ce passage, qui, de façon surprenante pour nous, associe la lecture à une réflexion sur les universaux, au moment où Pierre Abélard critique les positions réalistes de son ancien maître Guillaume de Champeaux, le fondateur de Saint-Victor. Pour ce qui nous intéresse, contentons-nous de noter le lien qu'Hugues établit entre lire et diviser. Certes, depuis les grammairiens classiques, lire consiste en trois actions : *emendare*, *distinguere*, *adnotare* : corriger les erreurs de copie, ponctuer le texte et gloser les difficultés<sup>37</sup>. La seconde opération, qui consiste en une segmentation du texte en phrases et en membres de phrase, est bien une sorte de division, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Notre auteur emploie le verbe « lire » en un sens plus abstrait, celui d'étudier, de chercher à connaître dans le cadre d'un apprentissage surtout scolaire. De ce fait, il place l'objet de la lecture, non dans les livres ni dans les textes, mais directement dans les réalités à connaître. Parmi celles-ci, il oppose ce qui est universel à ce qui est particulier, ce qui est défini ou déterminé à ce qui est indéfini, ce qui est connu à ce qui est caché. Et, curieusement pour nous, qui avons tendance à considérer le concret comme plus connaissable que l'abstrait, il tient ce qui est universel pour plus défini et mieux connu que ce qui est particulier, comme si les idées générales étaient plus connaissables que les réalités singulières, comme si par exemple l'espèce universelle « homme » était plus déterminée et plus compréhensible par la raison que

<sup>36</sup> *Modus legendi in diuidendo constat. Omnis diuisio incipit a finitis, et ad infinita usque progreditur. Omne autem finitum magis notum est et scientia comprehensibile. Doctrina autem ab his quae magis nota sunt incipit, et per eorum notitiam ad scientiam eorum quae latent pertingit. Praeterea ratione inuestigamus, ad quam proprie pertinet diuidere, quando ab uniuersalibus ad particularia descendimus diuidendo et singulorum naturas inuestigando. Omne namque uniuersale magis est determinatum suis particularibus. Quando ergo discimus, ab his incipere debemus quae magis sunt nota et determinata et complectentia, sicque paulatim descendendo, et per diuisionem singula distinguendo, eorum quae continentur naturam inuestigare, Didasc., III, 9, p. 58, ligne 25 à p. 59, ligne 10.*

<sup>37</sup> *Coartata scientia iucunda non est, Didasc., VI, 3, p. 115, lignes 19-20.*

les divers individus dont elle se compose, pourvus chacun de leurs accidents distinctifs<sup>38</sup>.

Il y a là en germe et en quelques mots, toute une pédagogie de la connaissance et de l'apprentissage. Lire, pour Hugues, c'est structurer le monde, en jetant sur lui un regard analytique, qui descend par étapes du général au particulier. De là le goût du Victorin pour ses grandes divisions arborescentes, comme sa division de la philosophie en quatre grandes parties (théorique, pratique, mécanique et logique), puis en vingt-quatre arts ou disciplines, au terme d'une ramification progressive à pas moins de cinq niveaux<sup>39</sup>. De là aussi la division de l'Écriture sainte, toujours dans le Didascalicon, en une arborescence à quatre niveaux<sup>40</sup>. Ou encore la division à six niveaux des perfections des créatures dans le *De tribus diebus*<sup>41</sup>. Diviser, pour Hugues, est donc une opération habituelle, voire essentielle, qui va de pair avec son effort pour fonder une sagesse encyclopédique, dans laquelle chaque science, chaque créature, a son intérêt propre. Comme il le dit à ses lecteurs : « Ne méprise pas ses détails. Celui qui méprise les détails dérive peu à peu. »<sup>42</sup> Son effort pour ordonner, articuler et unifier tous les savoirs est ainsi équilibré par un sens du concret, du détail, du particulier, grâce à cette habitude, j'allais dire cette manie intellectuelle, de tisser entre les réalités diverses des liens d'appartenance et d'inclusion, de les ranger en des ensembles gigognes de plus en plus vastes, en sorte que le plus petit animal de la création ou le plus petit mot des Écritures trouve sa place et son sens à l'intérieur d'un monde ordonné avec sagesse.

On voit donc que, chez notre auteur, il y dans la lectio bien plus que la simple lecture, au sens où nous l'entendons. Lire c'est apprendre, lire c'est diviser, mais c'est aussi relier ce qui a été ainsi distingué ; c'est regarder le monde en tâchant de découvrir la trame invisible qui relie tous ses éléments et fait d'eux, comme Hugues l'écrit dans le *De tribus diebus*, un livre unique qui a Dieu pour auteur : « Tout cet univers visible est pareil à un livre écrit du doigt de Dieu, c'est-à-dire créé par la force divine, et chaque créature est comme un caractère, non pas imaginé au goût des hommes, mais établi selon le choix de Dieu pour manifester et, pour ainsi dire,

<sup>38</sup> Sur ces questions, voir J. P. Kleinz, *The Theory of Knowledge of Hugh of Saint Victor*. A Dissertation, Washington, 1944 (The Catholic University of America, Philosophical Studies, 87).

<sup>39</sup> J. Châtillon, « Le Didascalicon de Hugues de Saint-Victor », *Cahiers d'histoire mondiale*, IX/3, 1966, p. 539-552, en part. p. 543 = J. Châtillon, *Le mouvement canonial au Moyen Âge. Réforme de l'Église, spiritualité et culture. Études réunies par P. Sicard*, Paris – Turnhout, 1992 (*Bibliotheca Victorina*, 3), p. 403-418, en part. p. 407 ; M. Lemoine, *Hugues de Saint-Victor. L'art de lire Didascalicon. Introduction, traduction et notes*, Paris, 1991 (*Sagesses chrétiennes*), p. 21 ; D. Poirel, *Hugues de Saint-Victor*, Paris, 1998 (*Initiations au Moyen Âge*), p. 49-63, en part. p. 56 ; id., « 'Apprends tout' : Saint-Victor et le milieu des Victorins à Paris, 1108-1330 », *Les lieux de savoir*, éd. C. Jacob, t. 1, *Lieux de savoir et communautés*, Paris, 2007, p. 302-322.

<sup>40</sup> D. Poirel, *Hugues de Saint-Victor...*, p. 69.

<sup>41</sup> D. Poirel, *Livre de la nature et débat théologique au XII<sup>e</sup> s. Le De tribus diebus de Hugues de Saint-Victor*, Turnhout, 2002 (*Bibliotheca Victorina*, 14), p. 235-260, en part. p. 244-248.

<sup>42</sup> *Noli contemnere minima haec. Paulatim defluit qui minima contemnit*, VI, 3, p. 114, lignes 5-6.

signifier d'une certaine manière sa sagesse invisible. »<sup>43</sup> L'insensé, celui dont parle le Psalmiste et qui dit : « Il n'y a pas de Dieu »<sup>44</sup>, se tient devant la création comme l'illettré devant un beau livre : certes, face aux créatures séparées, il a déjà de quoi s'extasier, elles sont pour lui comme les lettres d'un manuscrit richement orné, dont il admire les vives couleurs et les savants entrelacs ; mais, il ne sait pas lire le livre de l'univers, car il n'en comprend pas le sens, faute que les lettres soient pour lui autre chose que des dessins discontinus, donc privés de sens. Le sage véritable selon Hugues est au contraire celui qui sait lire, c'est-à-dire selon l'étymologie, « recueillir » : il sait rassembler les lettres en mots, les mots en phrase et les phrases en texte ; en d'autres termes il est celui qui sait, en contemplant la création, y découvrir un ordre, une harmonie, un sens et un message divin, adressé à l'homme<sup>45</sup>. Par là, « lire » est pour notre auteur une attitude fondamentale vis-à-vis de ce qui l'entoure : de la lettre au sens, puis du sens à la *sententia*<sup>46</sup>, le regard qu'Hugues porte sur l'univers et le savoir comme sur les livres est un regard foncièrement exégétique, herméneutique, qui distingue, dans le livre de la nature tout comme dans le livre des Écritures, une pluralité de sens superposés, depuis le sens littéral de la création, qui concerne le physicien, jusqu'aux sens allégorique et tropologique, c'est-à-dire spéculatif puis éthique, qui relèvent du théologien et du maître spirituel<sup>47</sup>.

<sup>43</sup> *Vniuersus enim mundus iste sensilis quasi quidam liber est scriptus digito Dei, hoc est uirtute diuina creatus, et singulae creaturae quasi figurae quaedam sunt, non humano placito inuentae, sed diuino arbitrio institutae ad manifestandam et quasi quodammodo significandam inuisibilem Dei sapientiam, De tribus diebus*, éd. D. Poirel, Hugonis de Sancto Victore, t. II, Turnhout, 2002 (Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis, 177), p. 9, lignes 94-98.

<sup>44</sup> *Dixit insipiens in corde suo : 'Non est Deus'*, Ps. 13, 1 = Ps. 52, 1.

<sup>45</sup> *Quemadmodum autem si illiteratus quis apertum librum uideat, figuras aspicit, litteras non cognoscit, ita stultus et animalis homo qui non percipit ea quae Dei sunt, in uisibilibus istis creaturis foris uidet speciem, sed non intelligit rationem; qui autem spiritalis est et omnia diiudicare potest, in eo quidem quod foris considerat pulcritudinem operis, intus concipit quam miranda sit sapientia Creatoris. Et ideo nemo est cui opera Dei mirabilia non sint, dum in eis et insipiens solam miratur speciem, sapiens autem per id quod foris uidet, profundam rimatur diuinae sapientiae cogitationem, uelut si in una eademque scriptura alter colorem seu formationem figurarum commendat, alter uero laudet sensum et significationem, De tribus diebus*, éd. Poirel, p. 9-10, lignes 98-109.

<sup>46</sup> Cf. *Didascalicon*, VI, 8-11, p. 125, ligne 19 à p. 129, ligne 24.

<sup>47</sup> Sur la signification de cette image, voir notre contribution : « Lire le monde sensible : le sens d'une métaphore d'Hugues de Saint-Victor », *Lire le monde au Moyen Âge : signe, symbole et corporéité*. Actes du colloque organisé par le Laboratoire de philosophie patristique et médiévale de l'Institut catholique de Paris, 8-9 janvier 2009, éd. E. Falque (sous presse). Voir aussi notre étude : « Les statuts de l'image chez Hugues de Saint-Victor », *χώρα*, chôra : revue d'études anciennes et médiévales, philosophie, théologie, sciences, t. 3-4, 2005-2006, Image et représentation dans la philosophie ancienne. Numéro double dédié au professeur Jean Jolivet à l'occasion de la réception du titre de 'Doctoris Honoris Causa' de l'Université Babeş-Bolyai (Cluj), p. 117-137.

### Pourquoi lire ?

En explorant la question : « Qu'est-ce que lire ? » chez Hugues de Saint-Victor, on a déjà commencé à répondre à la question suivante : « Pourquoi lire ? ». À partir de ce qui vient d'être dit, on entrevoit en effet que la lecture a partie liée avec une de ses opérations intellectuelles favorites, qui est la mise en ordre. Lire, pour le Victorin, c'est à la fois diviser et recueillir, distinguer et associer, c'est ordonner les spectacles de la sagesse en une vision à la fois unitive et complexe, qui raccorde le général et le particulier, l'abstrait et le concret, l'universel et le détail, l'intelligible et le sensible, l'un et le multiple, le créateur et les créatures, en une sorte d'arborescence totale, selon une conception empruntée au pseudo-Denys l'Aréopagite, dont Hugues a commenté la Hiérarchie céleste<sup>48</sup>.

Reste cependant la question : comment la curiosité universelle du Victorin, qui peu à peu s'est reflétée dans le contenu encyclopédique de la bibliothèque de Saint-Victor, s'accommode-t-elle de son état de religieux, plus précisément de chanoine régulier ? Pourquoi recommande-t-il de « tout apprendre »<sup>49</sup> et pourquoi le Didascalicon accorde-t-il une si grande place à l'acquisition par la lecture de l'ensemble des savoirs profanes, y compris mécaniques<sup>50</sup> ?

Une première réponse, fournie par Hugues, est traditionnelle : dans la lignée du *De doctrina christiana*, il fait des arts libéraux une propédeutique à l'étude de la Bible. Celle-ci, explique-t-il, a pour particularité que non seulement les mots, mais encore les choses signifiées par ces mots, ont une signification. Ainsi le mot *leo* signifie l'animal lion, lequel, en vertu d'une exégèse allégorique peut dans certains contextes signifier la personne du Christ<sup>51</sup>. Le trivium, formé par les arts du langage, est donc utile pour expliquer les mots de l'Écriture, tandis que les autres savoirs, qui portent sur les choses mêmes, physique et quadrivium notamment, font comprendre les réalités signifiées par ces mots<sup>52</sup>. En ce sens, l'ensemble des savoirs profanes, de la grammaire à l'histoire en passant par l'astronomie, concourt à l'acquisition d'une

<sup>48</sup> *Super Ierarchiam Dionisii*, éd. Patrologiae latinae cursus completus, t. 175, Paris, 1854, col. 923-1154. Notre édition critique de cet ouvrage est à paraître dans la série *Hugonis de Sancto Victore opera*, t. III, du *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, t. 177.

<sup>49</sup> Voir ci-dessus, note 5.

<sup>50</sup> Sur cette question, voir la contribution de Mathieu Arnoux : « Arts mécaniques et travail d'Hugues de Saint-Victor à Tommaso Garzoni », à paraître dans les actes du colloque : 1108-1208. L'influence et le rayonnement de l'école de Saint-Victor de Paris au Moyen Âge. Colloque international pour le neuvième centenaire de la fondation de Saint-Victor.

<sup>51</sup> *Quid ergo est litteram exponere, nisi id quod significat littera demonstrare? Sed littera, inquiunt, aliud significat secundum historiam, aliud secundum allegoriam. Leo quippe secundum historiam bestiam significat, secundum allegoriam Christum significat : ergo vox ista, leo, Christum significat, De Scripturis et scriptorius sacris*, V, éd. PL 175, 13B.

<sup>52</sup> *Septem liberales artes huic scientiae subseruiunt. Triuium ad significationem uocum. Quadriuium ad rerum significationem respicit. Grammatica recte loqui et competenter pronuntiare uoces docet. Dialectica ad distinguendas in eis significationes et ad ueritatem per disputationem inquirendam ualeat. Rhetorica ad utrumque spectat. Physica interiores rerum naturas, mathematica exteriores figuras et numeros docet, De Scripturis et scriptoribus sacris*, XIII, éd. PL 175, 20CD.

culture totale, qui a pour centre de gravité l'élucidation minutieuse et l'assimilation savoureuse des textes sacrés.

À cette explication classique, qu'Hugues présente au livre V du *Didascalicon*, lorsqu'il traite des Écritures divines<sup>53</sup>, il faut en ajouter une autre, que notre auteur formule au livre I, c'est-à-dire lorsqu'il commence à parler des sciences profanes et de la philosophie. La lecture et l'étude, déclare-t-il, s'insèrent dans une éducation chrétienne en ce qu'elles aident à guérir la nature humaine, blessée par le péché originel. En effet, par celui-ci, l'homme a été meurtri dans son corps, devenu mortel et vulnérable ; il a été touché aussi dans sa faculté d'aimer, livrée à la cupidité ; il a été frappé pour finir dans sa faculté de connaître, atteinte par l'ignorance. Lire, dans cette conception, a pour effet de guérir en partie les séquelles de la faute originelle et de restaurer l'image de Dieu en l'homme. S'instruire contribue donc à reformer en soi le projet initial de Dieu sur l'homme. Cela est si vrai que la division fameuse de la philosophie, dans le *Didascalicon*, s'ajuste à ces trois blessures qui ont frappé le corps et l'âme humaine : la partie théorique de la philosophie guérit l'âme de l'ignorance, sa partie éthique remédie à la cupidité, sa partie mécanique offre à l'homme les moyens de soutenir et protéger son corps<sup>54</sup>. La culture encyclopédique du *Didascalicon* est donc indissolublement humaniste et chrétienne.

Une troisième justification de la lecture, donnée au début du *Didascalicon*, est particulièrement instructive, car elle renferme une tension significative. Paradoxalement, au moment d'introduire à la lecture des arts profanes, Hugues commence par la dire inutile et superflue. Pour bien la comprendre, voyons le mouvement de sa pensée. D'abord, la préface de l'ouvrage détaille les divers empêchements à l'étude : on trouve énumérées les limites intellectuelles de l'étudiant, sa négligence paresseuse, ou encore sa pauvreté<sup>55</sup>. Et Hugues de conclure

<sup>53</sup> *Didascalicon*, V, 3, p. 96, ligne 24 à p. 97, ligne 24.

<sup>54</sup> *Tria sunt : sapientia, uirtus, necessitas. Sapientia est comprehensio rerum prout sunt. Virtus est habitus animi in modum naturae rationi consentaneus. Necessitas est sine qua uiuere non possumus, sed felicius uiueremus. Haec tria remedia sunt contra mala tria, quibus subiecta est uita humana : sapientia contra ignorantiam, uirtus contra uitium, necessitas contra infirmitatem. Propter ista tria mala extirpanda quaesita sunt ista tria remedia, et propter haec tria remedia inuenienda, inuenta est omnis ars et omnis disciplina. Propter sapientiam inuenta est theoria, propter uirtutem inuenta est practica, propter necessitatem inuenta est mechanica, Didascalicon VI, 14, p. 130, lignes 1727.*

<sup>55</sup> *Multi sunt quos ipsa adeo natura ingenio destitutos reliquit ut ea etiam quae facilia sunt intellectu uix capere possint, et horum duo genera mihi esse uidentur. Nam sunt quidam, qui, licet suam hebetudinem non ignorent, eo tamen quo ualent conamine ad scientiam anhelant, et indesinenter studio insistentes, quod minus habent effectu operis, obtinere merentur effectu uoluntatis. Ast alii quoniam summa se comprehendere nequaquam posse sentiunt, minima etiam negligunt, et quasi in suo torpore securi quiescentes eo amplius in maximis lumen ueritatis perdunt, quo minima quae intelligere possent discere fugiunt. Vnde psalmista : 'Noluerunt', inquit, 'intelligere ut bene agerent'. Longe enim aliud est nescire atque aliud nolle scire. Nescire siquidem infirmitatis est, scientiam uero detestari, prauae uoluntatis. Est aliud hominum genus quos admodum natura ingenio ditauit et facilem ad ueritatem ueniendi aditum praestitit, quibus, etsi impar sit ualitudo ingenii, non eadem tamen omnibus uirtus aut*

qu'aucun obstacle n'est absolu, mais que chacun doit, dans quelque situation qu'il soit, faire ses efforts pour acquérir toute la science qui est à sa portée<sup>56</sup>. Puis, la première phrase du livre I énonce que « Parmi tous les biens qu'il faut rechercher, le premier est la sagesse, en laquelle réside la forme du bien parfait. »<sup>57</sup> Aussitôt, la suite fait comprendre que cette sagesse consiste à se connaître soi-même et rien d'autre : le but est en effet « ...que nous connaissions notre nature et apprenions à ne pas chercher au-dehors ce que nous pouvons trouver en nous-même. »<sup>58</sup> En effet, explique le Victorin : « L'esprit immortel, éclairé par la sagesse, retourne à son principe et reconnaît combien il est déshonorant de rechercher quelque chose hors de lui-même, lui à qui pourrait suffire ce qu'il est lui-même. »<sup>59</sup> L'oracle de Delphes et son fameux *gnothi seauton*<sup>60</sup> ; Platon et sa théorie de l'âme, entéléchie de l'univers<sup>61</sup> ; Pythagore et son affirmation que « le semblable est compris par le semblable »<sup>62</sup>,

---

*uoluntas est per exercitia et doctrinam naturalem sensum excolendi. Nam sunt plerique qui negotiis huius seculi et curis super quam necesse sit impliciti aut uitii et uoluptatibus corporis dediti, talentum Dei terra obruunt, et ex eo nec fructum sapientiae, nec usuram boni operis quaerunt, qui profecto ualde detestabiles sunt. Rursus aliis rei familiaris inopia et tenuis census discendi facultatem minuit. Quos tamen plene per hoc excusari minime posse credimus, cum plerosque fame siti nuditate laborantes ad scientiae fructum pertingere uideamus, Didasc., Praefatio, p. 1, lignes 5 à p. 2, ligne 4.*

<sup>56</sup> Et tamen aliud est cum non possis, aut ut uerius dicam, facile non possis discere, atque aliud posse et nolle scire. Sicut enim gloriosius est, cum nullae suppetant facultates, sola uirtute sapientiam apprehendere, sic profecto turpius est uigere ingenio, diuitiis affluere, et torpere otio, *ibid.* p. 5, lignes 4-8.

<sup>57</sup> Omnium expetendorum prima est sapientia, in qua perfecti boni forma consistit, *Didasc., I, 1, p. 4, lignes 4-5.*

<sup>58</sup> Reparatur autem per doctrinam, ut nostram agnoscamus naturam, et ut discamus extra non querere quod in nobis possumus inuenire, *Didasc., I, i, p. 6, lignes 7-9.*

<sup>59</sup> Immortalis quippe animus sapientia illustratus respicit principium suum et quam sit indecorum agnoscit, ut extra se quidquam quaerat, cui quod ipse est, satis esse poterat, *Didasc., I, i, p. 4, lignes 7-9.*

<sup>60</sup> Scriptum legitur in tripode Apollinis : 'Gnoti seauton', id est cognosce te ipsum, quia nimirum homo si non originis suae immemor esset, omne quod mutabilitati obnoxium est, quam sit nihil, agnosceret. Probata apud philosophos sententia animam ex cunctis naturae partibus asserit esse compactam, *Didasc., I, i, p. 4, lignes 9-14.*

<sup>61</sup> Et Timeus Platonis ex diuidua et indiuidua mixtaque substantia, item quae eadem et diuersa, et ex utroque commixta natura, quo uniuersitas designatur, entelechiam formauit. Ipsa namque et initia et quae initia consequuntur capit, quia et inuisibiles per intelligentiam rerum causas comprehendit, et uisibiles actualium formas per sensuum passiones colligit, sectaque in orbes geminos motum glomerat, quia siue per sensus ad sensibilia exeat siue per intelligentiam ad inuisibilia ascendat, *Didasc., I, i, p. 4, ligne 14 à p. 5, ligne 1.*

<sup>62</sup> Ad seipsam rerum similitudines trahens regyrat, et hoc est quod eadem mens, quae uniuersorum capax est, ex omni substantia atque natura, quo similitudinis representet figuram, coaptatur. Pythagoricum namque dogma erat similia similibus comprehendere, ut scilicet anima rationalis nisi ex omnibus composita foret, nullatenus omnia comprehendere posset, secundum quod dicit quidam : 'Terram terreno comprehendimus, aethera flammis, / Humorem liquido, nostro spirabile flatu', *Didasc., I, i, p. 5, lignes 1-9.*

Varron cité pour illustrer le mouvement propre de l'âme<sup>63</sup> : bref, de prestigieuses références classiques et profanes sont curieusement invoquées pour exprimer l'idée que l'esprit humain a en lui-même tout ce qu'il faut pour être sage et heureux. Donc, semble-t-il, nul besoin de livres et de bibliothèque, et l'art de lire qu'est le *Didascalicon* pourrait ainsi s'achever au bout de quelques lignes.

Vous vous en doutez bien, les chapitres suivants s'orientent dans une autre direction. Partant de cet esprit humain, qui a tout pour se suffire à lui-même, Hugues en énumère les trois puissances, végétative, sensitive et rationnelle<sup>64</sup>. La dernière distingue l'homme de toutes les créatures et consiste à s'interroger<sup>65</sup>. C'est cette puissance rationnelle qui, « traque l'inconnu au moyen de ce qui est connu et se demande devant chaque chose, non seulement si elle existe, mais encore ce qu'elle est, de quelle nature elle est, et même pourquoi elle est. »<sup>66</sup> Aussi la même sagesse, qui est retour sur soi-même pour se connaître, est aussi la « science qui explore pleinement les raisons de toutes les choses humaines et divines »<sup>67</sup>, en sorte que

<sup>63</sup> Neque enim haec rerum omnium similitudo aliunde aut extrinsecus animae aduenire credenda est, sed ipsa potius eam in se et ex se natua quadam potentia et propria uirtute capit. Nam sicut Varro in *Periphyzion* dicit : 'Non omnis uarietas extrinsecus rebus accidit, ut necesse sit quidquid uariatur, aut amittere aliquid quod habuit, aut aliquid aliud et diuersum extrinsecus quod non habuit assumere.' *Didasc.*, I, i, p. 5, lignes 15-22. Sur cette citation de Varron, voir L. Deschamps, « *Victrix Venus : Varron et la cosmologie empédocléenne* », *Beiträge zur altitalischen Geistesgeschichte. Festschrift G. Radke*, éd. R. Altheim-Stiehl – M. Rosenbach, Münster, 1986, p. 51-72.

<sup>64</sup> *Triplex omnino animae uis in uegetandis corporibus deprehenditur, quarum una quidem uitam solum corpori subministrat, ut nascendo crescat, alendoque subsistat. Alia uero sentiendi iudicium praebet. Tertia uis mentis et ratione subnixa est. Quarum quidem primae id officium est, ut creandis, nutriendis alendisque corporibus praesto sit, nullum uero praestet rationis sensusue iudicium. Haec autem est herbarum atque arborum, et quidquid terrae radicitus affixum tenetur. Secunda uero composita atque coniuncta est, ac primam sibi sumens, et in partem constituens uarium de quibus potest capere, ac multiforme iudicium capit [...]. Sed uis animae tertia, quae se cum priores alendi ac sentiendi trahit, hisque uelut famulis atque oboedientibus utitur, eadem tota in ratione est constituta, ea quae uel in rerum praesentium firmissima conclusionem, uel in absentium intelligentiam, uel in ignotarum inquisitionem uersatur*, *Didasc.*, I, iii, p. 7, ligne 21 à p. 8, ligne 10 et p. 9, lignes 5-11.

<sup>65</sup> Haec tantum humano generi praesto est, quae non solum sensus imaginationesque perfectas et non inconditas capit, sed etiam pleno actu intelligentiae, quod imaginatio suggessit, explicat atque confirmat, *Didasc.*, I, iii, p. 9, lignes 11-16.

<sup>66</sup> Itaque, ut dictum est, huic diuinae naturae non ea tantum in cognitione sufficiunt, quae subiecta sensibus comprehendit, uerum etiam ex sensibilibus imaginatione concepta, et absentibus rebus nomina indere potest, et quod intelligentiae ratione comprehendit, uocabulorum quoque positionibus aperit. Illud quoque ei naturae proprium est, ut per ea quae sibi nota sunt, ignota uestiget, et non solum unumquodque an sit, sed quid sit etiam, et quale sit, nec non et cur sit, oportet agnoscere, *Didasc.*, I, iii, p. 9, lignes 16 à p. 10, ligne 1.

<sup>67</sup> Si enim brutorum animalium natura, quae nullo regitur rationis iudicio, motus suos secundum solas sensuum passiones diffundit, et in appetendo seu fugiendo aliquid non intelligentiae utitur discretionem, sed caeco quodam carnis affectu impellitur, restat ut rationalis animae actus caeca cupiditas non rapiat, sed moderatrix semper sapientia



même l'agriculture, au moins dans son principe, relève de cette sagesse universelle<sup>68</sup>. Il y a donc comme deux forces opposées dans la sagesse selon Hugues, l'une centripète et l'autre centrifuge ; l'une qui ramène tout à l'essentiel, à l'unum necessarium qui est la vie de l'âme ; c'est en quelque sorte le « God and myself » de Newmann ; et l'autre qui part de cette vie de l'âme pour s'étendre, dans toutes les directions, aux divers domaines de l'activité humaine, et donc de façon tendancielle à l'exploration de l'univers tout entier. L'insistance hugonienne sur le primat, et même la suffisance, de la vie intérieure est comme contredite, bouleversée, par la découverte que cette vie intérieure a justement pour dynamisme naturel de sortir d'elle-même, de s'épancher au-dehors, de courir à la rencontre des réalités extérieures, pour les connaître et les comprendre, pour trouver leur sens, pour découvrir leur raison d'être et les ordonner au sein d'une vision globale de l'univers créé : voilà qui justifie et même encourage toutes les lectures et toutes les bibliothèques. D'une façon déconcertante, le chanoine régulier est donc appelé à fuir le monde, mais afin de le retrouver aussitôt, comme transfiguré par une pensée qui l'ordonne et l'unifie, qui le stabilise aussi, en le faisant échapper aux flots du devenir : tel est d'ailleurs le sujet des traités hugoniens *Sur la vanité du monde* et *Sur l'arche de Noé*<sup>69</sup>.

### Conclusion

Pour conclure, revenons à la question initiale : le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor nous instruit-il, d'une façon ou d'une autre, sur la bibliothèque de son abbaye ? Pour l'essentiel, il nous faut répondre que non. On a vu que ses listes d'auteurs ne correspondaient pas et ne pouvaient pas correspondre, de près ou de loin, à un fichier auteurs ou à une liste d'acquisition. Bien plus, il n'est pas rare qu'en enquêtant sur les sources du Victorin, on rencontre des textes qu'il ne pouvait probablement pas consulter dans la bibliothèque de son abbaye. Par exemple, le corpus dionysien, dont il a exposé la Hiérarchie céleste, ne semble pas avoir été accessible à Saint-Victor avant le XIII<sup>e</sup> siècle et l'analyse du texte commenté par

---

praecedat. Quod si uerum esse constiterit, iam non solum ea studia in quibus uel de rerum natura uel disciplina agitur morum, uerum etiam omnium humanorum actuum seu studiorum rationes, non incongrue ad philosophiam pertinere dicemus. Secundum quam acceptionem sic philosophiam definire possumus : Philosophia est disciplina omnium rerum humanarum atque diuinarum rationes plene inuestigans, *Didasc.*, I, 4, p. 11, lignes 3-16.

<sup>68</sup> Nec mouere debet quod supra diximus philosophiam esse amorem et studium sapientiae, non huius quae instrumentis explicatur, ut est architectura, agricultura, et caetera huiusmodi, sed eius sapientiae quae sola rerum primaeua ratio est. Potest namque idem actus et ad philosophiam pertinere secundum rationem suam, et ab ea excludi secundum administrationem, uerbi gratia, ut de praesenti loquamur : agriculturae ratio philosophi est, administratio rustici, *Didasc.*, I, 4, p. 11, lignes 16-23.

<sup>69</sup> *De archa Noe* et *Libellus de formatione archae*, éd. P. Sicard, Hugonis de Sancto Victore, t. I, Turnhout, 2001 (*Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, 176) ; *De uanitate mundi*, éd. C. Giraud, à paraître dans la même collection ; voir aussi P. Sicard, *Diagrammes exégétiques et exégèse visuelle*, Turnhout – Paris, 1993 (*Bibliotheca Victorina*, 4).

Hugues montre que le texte qu'il a utilisé s'apparente à une version dérivée d'un manuscrit de Cluny<sup>70</sup>.

La division de la philosophie que propose le Didascalicon aurait-elle fourni un cadre de classement ? Pour séduisante qu'en soit l'idée, nous n'en avons pas trouvé d'indice indiscutable<sup>71</sup>. Au fond, ce qu'il y a de commun entre la pensée hugonienne et les collections victorines, c'est la conception, traditionnelle au demeurant, selon laquelle la Bible forme le centre de gravité de la bibliothèque : tout ouvrage prend sens par rapport à elle, tout écrit contribue, de près ou de loin, à en éclairer quelque aspect. Mais c'est là un fait normal, qui ne réclame pas une influence particulière du Didascalicon.

Plus original, quoique plus difficile à mesurer, est l'apport d'Hugues concernant l'acte de lire. On l'a vu, la lecture est selon notre auteur une activité bien souvent collective, ou plutôt communautaire : que ce soit dans le cadre scolaire ou liturgique, on lit rarement seul, mais de préférence sous la conduite d'un confrère plus expérimenté, plus autorisé<sup>72</sup>. La lecture est aussi une première étape dans un processus d'apprentissage, qui se poursuit par la méditation et vise la contemplation. La lecture, enfin, consiste à diviser la matière étudiée, puis à en réunir les éléments en tissant entre eux des relations multiformes, de manière à rassembler peu à peu les diverses branches du savoir, pour les ordonner en une sagesse totale et unifiée.

Bref, Hugues est un magister, non un armarius. Sa bibliothèque idéale est un projet, non un corpus. Elle n'a pas de circonférence, mais un centre de gravité, qui

---

<sup>70</sup> Notre étude sur le commentaire hugonien devrait paraître dans la *Bibliotheca Victorina* sous le titre : Hugues de Saint-Victor et le réveil dionysien.

<sup>71</sup> G. Ouy, *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor*, op. cit.

<sup>72</sup> P. Sicard, *Diagrammes médiévaux et exégèse visuelle*, op. cit, p. 11-20.

est la Bible, ce que lui-même et ses contemporaines nomment la *Bibliotheca*<sup>73</sup>. Loin de fournir des consignes et un programme précis à ceux qui devaient peu à peu construire la bibliothèque de Saint-Victor, en un sens, Hugues a peut-être fait davantage : à tous ses confrères il a donné le goût et le sens de la lecture, non comme un but en soi, mais comme le moyen privilégié de reformer en soi l'image divine et d'étendre à tout l'univers les limites de leur esprit.

Dominique Poirel  
IRHT – CNRS, Paris

---

<sup>73</sup> *Bibliotheca* a Graeco nomen accepit, eo quod ibi libri recondantur. Nam biblio librorum, teca repositio interpretatur. *Bibliothecam* Veteris Testamenti Esdras scriba post incensam legem a Chaldaeis, dum Iudaei regressi sunt in Ierusalem, diuino afflatus spiritu reparauit, cunctaque legis ac prophetarum uolumina quae fuerant a gentibus corrupta correxit, totumque Vetus Testamentum in xxii libros constituit, ut tot libri essent in lege quot habebantur et litterae. Porro quinque litterae duplices apud Hebreos sunt : caph, mem, nun, phe, sade. Aliter enim per has scribunt principia medietatesque uerborum, aliter fines. Vnde et quinque libri a plerisque duplices estimantur : Samuel, Malachim, Dabrehiamin, Esdras, Ieremias cum Cynoth, id est lamentationibus suis, Didasc., IV, 4, p. 74, ligne 12 à p. 75, ligne 8.